

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Page 79 comporte une numérotation fautive: p. 7.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PREMIÈRE PARTIE.

VIII

OU L'AUTEUR FAIT ASSISTER LE LECTEUR A UNE PARADE AUX
FLAMBAUX DE TABARIN.

Ce qui formait le plus grand attrait du Pont Neuf et atti-

de valet, un bouffon de l'hôtel de Bourgogne, nommé « Galinette la Galine, » drôle fort amusant, et quatre violons qui s'occupaient peu de l'air qu'ils jouaient, pourvu qu'ils fissent grand tapage: ce dont ils s'acquittaient à merveille en déchirant impitoyablement les oreilles de leurs auditeurs.

Ce Hieronimo vendait un baume sans pareil, disait-il,



Tu m'échappes cette fois, murmura-t-elle d'une voix sourde. Va, cours rejoindre ta femme, niais sans cœur!

rait foison de badauds, après la Samaritaine et le Clocheteur de Bronze, c'était, ainsi que nous l'avons dit, la réunion des saltimbanques et charlatans de toutes sortes qui semblaient s'être donnés rendez-vous en ce lieu de tous les coins du monde, luttant à qui mieux mieux, avec un entrain et une verve intarissables, à qui piperait en plus grand nombre, les écus des bêtards qui les écoutaient la bouche béante et les yeux écarquillés.

Parmi ces charlatans, il y en avait un qui jouissait d'une grande vogue.

On le nommait le seigneur « Hieronimo », il avait dressé son théâtre dans la place même du palais; avait engagé en qualité

pour la guérison instantanée des brûlures et des blessures les plus sérieuses; en conséquence, il se brûlait avec un flambeau les mains jusqu'à ce qu'elles fussent couvertes d'ampoules, se donnait de grands coups d'épée à travers le corps et appliquait son baume.

Le lendemain, il n'y paraissait plus, brûlures et blessures étaient guéries; le peuple criait au miracle, le charlatan ne pouvait suffire au débit de sa marchandise qu'on se battait pour acheter.

Malheureusement, rien n'est stable en ce monde, pas plus la réputation des charlatans que celle des autres « maîtres gonius »

qui, à tous les degrés de l'échelle sociale, pullulent sur la terre, pour le plus grand ébahissement des sots qui cependant, comme chacun sait, sont en majorité, ou peut-être à cause de cela.

Le seigneur Hiéronimo devait en faire la rude épreuve à ses dépens.

Vers le commencement de l'année 1620, un autre charlatan était venu dresser ses tréteaux et installer son théâtre place du Pont-Neuf, du côté de la place Dauphine ; celui-là se nommait Mondor.

C'était un grand homme sec, large d'épaules avec une longue barbe tombant en éventail sur sa poitrine ; il avait avec lui une espèce de valet ou plutôt de bouffon coiffé d'un chapeau impossible auquel il faisait prendre toutes les formes et vêtu d'une espèce de « tabard, » de là, sans doute le nom de Tabarin que le peuple lui donna. Deux joueurs de viole et un petit pagé accoutré d'une façon ridicule complétaient le personnel du sieur Mondor.

Mondor ne faisait à la vérité aucun des tours de force extraordinaires du seigneur Hiéronimo ; il se bornait simplement à vendre du baume et des onguents contenus dans des fioles et des pots de toutes sortes et de toutes formes. Mais ce qui charma tout d'abord les habitués du Pont-Neuf, ce furent les gentilles grimaces, les réparties vives et spirituelles du bouffon Tabarin, ses étranges dialogues avec son maître qui affectait une majesté et une condescendance prétentieuse tout à fait réjouissantes pour les sorties incongrues du joyeux bouffon.

Dès que Mondor et Tabarin se furent établis sur le Pont-Neuf, le public s'engoua de telle sorte pour leurs parades, que lorsque leur représentation commençait, la foule accourait dans leur baraque où elle se pressait avec des cris et des trépignements de joie ; tous les autres charlatans étaient en quelques secondes complètement abandonnés.

Le seigneur Hiéronimo, voyant cette débâcle générale, en bondissait de rage ; il se serait de bon cœur donné réellement de son épée dans le ventre, s'il n'eût craint de se faire trop souffrir. Il lutta courageusement contre cette concurrence redoutable, mais il fut enfin contraint de s'avouer vaincu ; disparut sans laisser de traces.

La réputation de Tabarin, au contraire, augmentait dans des proportions colossales, la foule ne se rassasiait pas de l'écouter ; rien qu'en lui voyant ouvrir la bouche elle riait de confiance. Tabarin était définitivement un personnage, la cour et la ville en raffolaient.

Les choses en vinrent à ce point que, pour satisfaire aux justes exigences de ses innombrables admirateurs, le majestueux Mondor daigna consentir à faire tous les soirs une parade aux flambeaux.

Alors la joie du public, et surtout des filons et tire-laines qui comprirent tout de suite l'avantage pour eux d'une telle résolution, dépassa toutes les bornes et devint littéralement du délire.

Peut-être de nos jours, Tabarin, si l'on en juge par les œuvres qu'il a laissées et qui ont été recueillies en plusieurs volumes, n'aurait-il pas un aussi grand succès. Il mêlait trop de sel gaulois à ses fantaisies et ses expériences sentaient peut-être un peu trop le ruisseau. Mais nos pères ne rougissaient pas pour si peu ; ils n'étaient pas aussi collets-montés que nous, ou, pour mieux dire, ils avaient plus de franchise ; telles qu'elles étaient, les parades de Tabarin leur épanouissaient la ratelle et les faisaient rire à se démonter la mâchoire.

Au moment où commence notre histoire, Tabarin faisait littéralement fureur. C'était surtout à l'heure de la parade aux

flambeaux que la foule se pressait davantage devant son estrade. La nuit protégeait de son ombre tutélaire bien des rendez-vous assignés à cette heure ; bien des billets donnés et rendus, surtout bien des hourses, des chaînes et des manteaux enlevés.

Bref, chacun y trouvait son compte ; Tabarin et son maître plus que personne.

Depuis près de deux semaines déjà le capitaine Vatañ habitait l'hôtellerie de maître Grippart. Il avait su par Fanchette que le comte du Luc occupait une chambre située sur le même palier et en face de la sienne ; mais il s'était arrangé de façon à ce que le comte ignorât sa présence ; connaissait à peu près les heures où il rentrait et sortait, il avait évité de se rencontrer avec lui.

Pendant ces deux semaines, le comte du Luc avait mené une vie assez mystérieuse ; il avait même fait une absence de plusieurs jours dont, toujours au dire de Fanchette, il était revenu fort triste ; ce qui chagrinait beaucoup la digne hôtelière qui, nous l'avons dit, était très-dévouée à la famille du Duc, et se creusait vraiment la tête pour égayer le sombre gentilhomme.

Un soir, se trouvant, selon son habitude du reste, assez découvert, le capitaine s'enveloppa de son manteau et sortit pour prendre l'air.

Machinalement il se dirigea vers le Pont-Neuf.

Il avait souvent entendu parler de Tabarin ; l'heure de sa parade aux flambeaux approchait, il résolut cette fois d'en avoir le cœur net et de savoir enfin à quoi s'en tenir sur le compte de ce facétieux bouffon dont le nom était dans toutes les bouches.

Le capitaine se dirigea donc par le plus court chemin vers le Pont au Foin, et déboucha sur le Pont-Neuf.

C'était le bon moment ; la parade commençait ; bien que la foule fût énorme déjà et allât toujours grossissant, le capitaine réussit, grâce à sa force herculéenne, à son adresse peu commune, à se glisser à travers les groupes ; en retroussant sa moustache, bousculant les plumets et souriant aux femmes, il atteignit les premiers rangs pressés devant l'estrade. Comme il était de haute taille, qu'il lui était facile de voir par-dessus la tête de ceux qui le précédaient, il s'arrêta, jeta un regard circulaire sur la baraque, regard qui, du même coup, embrassa ses plus proches voisins, et satisfait sans doute, il se mit à écouter.

Parmi ces voisins dont nous parlons, deux, sans que le capitaine eût pour cela aucune raison sérieuse, avaient particulièrement attiré son attention.

Au premier coup d'œil on les reconnaissait pour homme d'épée, mais là s'arrêtait toute similitude entre eux.

Le premier était un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, de belle mine, bien que ses regards fussent un peu trop offrontés et eussent une singulière expression de méchanceté et de ruse. Il était vêtu à la dernière mode du jour. Sa taille, sans être haute, était bien faite, ses manières élégantes, enfin il avait toute l'apparence d'un raffiné de cour qui, à certaines heures sombres, pouvait se changer en tire-soie ou quelque chose de pire.

Son compagnon était, lui, un drôle de la pire espèce, non qu'il fût mal vêtu, ses habits, au contraire, paraissaient tout flambants neufs ; il avait surtout à son chapeau une longue plume rouge qui, à chacun de ses mouvements, frétillait comme un serpent. Mais il était porteur d'une de ces mines patibulaires où le vice et la débauche ont écrit en caractères indélébiles le mot : crime.

Joune encore, — il avait à peine trente ans, — ses traits réguliers avaient dû être beaux quelques années auparavant ; mais ils étaient tirés, émaciés, plombés de telle sorte que son visage livide semblait celui d'un cadavre. Deux grands yeux noirs, enfoncés sous l'orbite, couverts d'épais sourcils en broussailles, brillaient comme deux tisons ardents et achevaient de lui donner une physionomie peu avenante.

Ces deux hommes causaient, entre eux à voix basse.

Le capitaine ne songeait plus à eux ; nous l'avons dit, il écoutait Tabarin, alors en grande conversation avec son maître et discutant une question philosophique à la plus grande satisfaction de la foule attentive et charmée.

Nous rapporterons un fragment de ce dialogue : le lecteur jugera de l'esprit du temps.

« TABARIN. — Mon maître, quelle est la vraie raison pour laquelle les enfants pleurent et gémissent quand ils viennent au monde ?

« LE MAÎTRE. — Les pleurs, les sanglots et les gémissements sont les fidèles messagers et les avant-coureurs de la tristesse, Tabarin ; si nous pleurons et gémissons en entrant dans la carrière de cette vie mortelle, nous en avons du sujet ; car qu'y a-t-il de plus misérable, de plus infortuné et de plus remply de misères que l'état de l'homme ? Quoi de plus funeste et de plus déplorable ? A peine sommes-nous embarqués dans le navire inconstant de cette vie, qu'un millier de tourments, d'orages, de vents et de bourrasques contraires s'élèvent contre nous qui sont autant d'écueils, lesquels nous aheurtons tous les jours, et à peine avons-nous commencé de naître que nous commençons de mourir, de sorte que la mort et la vie sont tellement jointes et liées par ensemble, que celui qui relève de l'une, est tributaire de l'autre. Notre vie est comme une fleur qui, comme dit le poète : « sole oriento viret, sole cadente, cadit. » Durant le peu de jours que notre âme est enchaînée et garrottée de liens de cette lourde et pesante masse terrestre, durant le peu de temps que nous respirons l'air de la vie, nous sommes sujets à tant d'encombres, à tant d'esclaudres divers, qu'il ne faut pas s'étonner si nous appréhendons tant d'entrer en ce monde, veu qu'une certaine inclinaison naturelle nous dicte les maux et les accidents futurs que nous aurons à endurer à l'advenir.

« TABARIN. — Je crois que vous participez de la nature de l'âne, mon maître, car vous êtes si stupide que vous ne pouvez relever d'aucun autre.

« LE MAÎTRE. — Que veux-tu, Tabarin ? l'esprit de l'homme, bien que capable et suffisant de soy cognoistre tout ce qui s'opère et se pratique icy-bas, investy toutefois et ensevely dans la pesanteur de ce corps, il ne peut exercer librement ses fonctions et n'acquiert les cognoissances qu'avec une difficile peine.

« TABARIN. — La vraie cause et la seule raison pourquoi les enfants pleurent quand ils viennent au monde, c'est parce que leurs mères ont perdu leur... »

La foule riait à se tordre, cela va sans dire. Toutes les têtes se penchaient anxieuses pour bien entendre les derniers mots.

En ce moment, il sembla au capitaine avoir entendu un de ses deux voisins prononcer à plusieurs reprises le nom du comte du Luc ; il se pencha aussitôt, afin d'écouter plus à son aise, et savoir, s'il était possible, quelles relations deux hommes de cette sorte pouvaient avoir avec le comte.

Mais presque au même instant le capitaine se redressa

comme si une vipère l'eût piqué, et, se retournant vivement, le visage enflammé et les yeux ardents, tout en portant la main gauche à ses chausses :

— Corbieux ! compère, s'écria-t-il d'un ton de raillerie terrible, il me semble que votre main se trompe de poche et s'égaré dans les miennes.

— C'est possible, répondit l'interpellé en ricanant ; la foule est si compacte qu'on ne sait plus où sont ses membres.

Et il essaya vainement de retirer son poignet saisi comme par une paire de tenailles.

— Tout beau ! compagnon, reprit le capitaine sans lâcher prise ; cela ne finira pas ainsi entre nous, s'il vous plaît ?

— Bah ! vous ne me mangerez peut-être pas, mon grand monsieur ? reprit l'autre sans autrement se tourmenter.

Le capitaine jeta un regard sur la place occupée par ses deux voisins.

— Tripes et boyaux ! drôle, s'écria l'aventurier en fureur, c'est ta faute ! mais je veux que le ciel t'extermine si tu ne paies pas pour tous. Allons ! marche !

Il le saisit alors vigoureusement au collet et le poussa devant lui avec une force irrésistible.

— Place, vous autres, reprit-il en s'adressant à la foule.

Les badauds s'écartèrent avec empressement.

Ils se souciaient peu d'être mêlés à une affaire qui, selon toute apparence, ne tarderait pas à devenir mauvaise.

Tabarin et Mondor avaient continué sans s'occuper leur dialogue. Que leur importaient un manteau enlevé ou une querelle de plus ou de moins dans leur auditoire ? depuis longtemps, ils avaient l'habitude de pareilles choses, et n'en tenaient plus aucun compte.

Le capitaine était placé au premier rang des spectateurs de la parade ; il n'eut donc que quelques efforts à faire pour sortir de la presse, tout en remorquant derrière lui son prisonnier, qui n'avait rien perdu de son effronterie.

L'un traînant l'autre, ils arrivèrent ainsi près du cheval de bronze, suivie d'une grande affluence de gens, friands de la lame pour la plupart ; qui, sentant un duel, n'avaient eu garde de manquer un aussi intéressant spectacle.

Plusieurs d'entre ces dignes bourgeois ou autres portaient des lanternes ; il les suspendirent complaisamment à la balustrade qui entourait son cheval de bronze ; ils auraient été désespérés que les deux adversaires s'entr'éborgnassent, faute d'y voir suffisamment.

L'aventurier fut touché de cette attention philanthropique, le mot n'était pas encore inventé alors, mais le fait était en germe.

— Braves gens ! murmura-t-il avec attendrissement, et, lâchant enfin son prisonnier : Dégaine, drôle, lui dit-il, et montre ce que tu sais faire.

Le tire-laine, grand gaillard de six pieds deux pouces, maigre à proportion, doué d'une figure narquoise en lame de couteau, que toujours on voyait de profil, et qui était éclairée par deux yeux gris à fleur de tête, ronds comme des boules de loto et pétillants de malice, ne se fit pas répéter deux fois cette invitation ; il dégaina une énorme colichemarde, longue à faire frémir, tomba résolument en garde et prit la quatrième basse.

— Eh ! fit en riant le capitaine en se posant en contre-garde, l'épée en tierce, c'est le jeu italien !

— Comme vous dites, capitaine, fit l'autre en lui passant un dégagé en dessous et se fendant à fond.

Le capitaine para et reprit la garde.

— Tu me connais ? dit-il.

— Peut-être ? grommela l'autre.

— Ote donc ton chapeau, que je te voie ?

— Tout à l'heure.

— Bon ! ce ne sera pas.

Et il boudit sur lui par un coup fouetté.

Les témoins du duel jubilaient.

Les adversaires se comportaient bien ; ils attaquaient et ripostaient à merveille.

Cependant le tire-laine paraissait savoir avec quel rude adversaire il luttait ; son jeu était sage, calculé, rempli de finesse ; il semblait connaître à fond toutes les ressources de l'escrime.

Mais que peut-on contre le destin ? il était écrit qu'il serait vaincu ; peu s'en fallut même qu'il ne fût traversé de part en part ; si son pied n'avait providentiellement glissé sur un des innombrables immondices qui encombraient le lieu du combat, c'en était fait de lui, il était mort.

Il tomba à la renverse, son épée lui échappa ; en une seconde le genou du capitaine pesa comme un monde sur sa poitrine et la pointe de sa rapière lui piqua la gorge.

— Oh ! fit l'argotier sans perdre rien de son outrecuidance, un capitaine tuor son soldat !

— Hein ! s'écria l'aventurier en retenant son arme.

— Un vieux de Gourdon ! continua l'autre sans s'émouvoir.

Le capitaine fit voler le feutre d'un revers de main, saisit à poignée la rude tignace du bandit, l'enleva, et le replaçant sur ses jambes comme un fantoche, il l'examina attentivement pendant quelques minutes.

— Quelle poigne, murmurait l'autre en se laissant faire complaisamment. Quelle poigne, toujours la même ! et il sourit avec joie.

— Corbieux ! s'écria enfin le capitaine, c'est Clair-de-lune ou c'est le diable !

— Allons donc ! allons donc ! dit l'autre en se frottant les mains, je croyais que vous ne me reconnaîtriez pas.

— Comment, coquin, tu n'es pas pendu !

— Ma foi, non. Ce n'est pas ma faute, capitaine, j'ai fait tout ce qu'il fallait pour cela.

— Je m'en rapporte à toi. Ah ça, drôle ! tu m'avais donc reconnu ?

— Je l'avoue humblement, mon noble capitaine.

— S'il en est ainsi, pourquoi n'as-tu pas parlé ? Et se tournant vers les bourgeois ébahis : Que faites-vous là, vous autres, ajouta-t-il, videz la place au plus vite, s'il vous plaît.

Les bourgeois ne se firent pas répéter cette injonction ; ils s'envolèrent comme une troupe de corbeaux.

Les deux aventuriers demeurèrent seuls.

— Me répondras-tu, drôle ? reprit le capitaine.

— Allons, fit l'autre avec béatitude, la poigne est la même et le caractère n'est pas changé ; c'est bien lui, toujours !

— J'attends, dit le capitaine, en frappant du pied avec colère.

— J'avais eu la maladresse de vous prendre pour un « cocardeau », répondit enfin Clair-de-lune, et d'essayer de m'approprier votre bourse ; j'ai voulu porter la peine de ma sottise ; la leçon a été bonne.

— Mais je pouvais te tuor, misérable !

— C'était une chance à courir, capitaine, mais bah ! je

savais bien que cela n'arriverait pas, et puis, j'étais si heureux de vous retrouver que, vrai, ça m'a tourné les sangs.

— C'est le ciel qui nous a mis en présence, murmura le capitaine d'une voix sombre ; je te cherchais, car j'ai besoin de toi.

— Alors tout est bien, capitaine, me voilà, parlez.

— Non, pas ici, j'en ai long à te dire.

— Comme il vous plaira, capitaine !

— Puis-je compter sur toi ? m'es-tu toujours dévoué ?

— Comme la lame à la poignée, capitaine ; mon seul regret était de vous avoir perdu ; maintenant il ne me manque plus rien ; je suis heureux, ordonnez. Ce n'est pas une vaine promesse que je vous fais ; je suis peut-être plus en mesure que vous ne le supposez de vous être utile, même le cas échéant, de vous rendre service.

— Dieu le veuille ! Clair-de-lune, mais en attendant ton intervention maladroite de tout à l'heure m'a été fort désagréable.

— Bah ! comment cela ?

— Oui, je surveillais deux plumôts de mauvaise mine placés devant moi, qui ont profité de notre querelle pour m'échapper.

— Bon ! n'est-ce que cela, capitaine ?

— Hein ! tu plaisantes, mon drôle, mais l'affaire était pour moi très sérieuse, qui sait si je les retrouverai ?

— Je me charge de vous les faire retrouver, moi.

— Toi ? tu les connais, donc ?

— Je ne connais qu'eux.

— Ah, ah ! fit-il en se rapprochant, qui sont-ils ?

— Je l'ignore.

— Hum ! et leurs noms ?

— Je ne le sais pas davantage.

— Ah ! ça, tu te moques de moi, il me semble ; prends garde, Clair-de-lune, je ne suis pas patient de ma nature.

— Je le sais pardieu bien, capitaine, aussi je ne plaisante nullement, je vous jure ; je ne sais qui sont ces hommes, j'ignore leurs noms, cela est vrai ; mais je sais où ou les rencontre tous les soirs à onze heures ?

— Ah ! ceci vaut mieux, tu me le diras ?

— Parbleu !

— Et, où les rencontre-t-on tous les soirs, cher ami ?

— Capitaine, à onze heures juste, ils entrent chaque nuit dans une taverne, située près d'ici dans la rue des Prouvaires ; taverne qui est le rendez-vous ordinaire des raffinés et tireurs de soies.

— Comment as-tu dit ?

— J'ai dit tireurs-de-soies pour les distinguer de nous autres les tireurs-de-laines.

— Ah ! bien, je comprends. As-tu quelque chose à faire ?

— Moi, capitaine, rien du tout ; vous l'avez vu, je flanais.

— Oui, dans les poches de tes voisins.

— Que voulez-vous ? l'habitude !

— Eh bien, s'il en est ainsi, viens avec moi, nous cause-rons.

— Allons-nous bien loin ?

— Chez moi !

— J'entends bien, mais où cela ?

— Rue Tiquetonne, à la Chère-Licorne.

— Bon ! Je connais l'endroit ; l'hôtelier est un vieux camarade, un pays.

— Ainsi tu viens ?

— Non pas ; avec votre permission nous irons chez moi, c'est plus près.

— Où cela donc ?

— Ici, ou du moins à quelques pas ; vous allez voir.

Il passa derrière le cheval de bronze, se pencha sur le parapet et poussa un cri modulé d'une certaine façon. Un cri semblable, paraissant sortir de l'eau, lui répondit aussitôt.

— Bien ! dit-il, tout est en ordre ; nous partirons quand vous voudrez, capitaine.

— De quel côté ?

— De celui-ci, fit-il, en se penchant et lui montrant l'extrémité supérieure d'une longue échelle appuyée contre le parapet même ; voilà notre chemin, capitaine, à vous l'honneur !

L'aventurier le regarda d'une façon singulière.

— Ah ça ! que signifie ceci, drôle ? dit-il de son ton goguenard, qu'es-tu donc maintenant ?

— Le chef des Vauriens du Pont-Neuf, pour vous servir, capitaine, répondit-il avec un grand salut, passez, s'il vous plaît.

L'aventurier se mit à rire et enjamba résolument le parapet ; Clair-de-lune l'imita.

Bientôt tous deux disparurent dans les ténèbres.

Lors de l'assemblée des Huguenots dans l'hôtel de la Force, le comte du Luc avait été nommé membre de la députation du parti, chargé de se rendre auprès de la reine mère. Il se vit, à son grand regret, contraint de prolonger son séjour à Paris ; ce séjour, d'après les déterminations prises, ne devait pas dépasser deux jours.

Malheureusement, il n'en fut pas ainsi.

À la première demande d'audience que lui adressèrent les chefs de la religion, la reine Marie de Médicis, sans répondre positivement par une fin de non-recevoir, fixa une époque plus reculée que celle désirée par les députés. Puis, la veille du jour choisi, le chevalier d'honneur de la Reine se présenta de sa part à l'hôtel du duc de la Force, et, au nom de la reine, il annonça au duc que, par suite de certaines affaires importantes, la reine avait définitivement fixé l'audience au dix août, c'est-à-dire à quinze jours de là.

Les protestants, contraints d'obéir, ne le firent pas cependant sans murmurer ; ils comprenaient que le duc de Luynes, leur ennemi implacable, se cachait derrière ces délais successifs ; que quelque chose se tramait contre eux dans l'ombre.

Ils sentaient qu'un danger terrible les menaçait ; mais ce danger, comment l'éviter ? Ne sachant ni où ni comment il devait fondre sur eux, ils redoublèrent de prudence, de précautions et attendirent ; c'était tout ce qu'il leur était possible de faire.

Le comte du Luc, sachant la crainte pour ainsi dire instinctive de la comtesse pour tout ce qui, de près ou de loin, touchait à la ténébreuse politique de cette époque, n'avait pas voulu expédier d'express au château, hors le premier qu'il avait envoyé ; préférant causer à sa femme une légère inquiétude au danger beaucoup plus grand de l'informer du rôle périlleux qu'il se trouvait, un peu malgré lui, contraint de jouer.

Il avait formellement promis à la comtesse de demeurer neutre ; de ne se mêler en rien au débat terrible qui séparait alors la France en deux partis bien distincts.

Cependant, lorsqu'il vit l'audience des députés remise au 10 août, qu'il avait près de deux semaines devant lui, craignant que cette inquiétude de la femme qu'il chérissait au-dessus de tout, devint trop grave ; peut-être pour d'autres motifs qu'il osait à peine s'avouer à lui-même, il se résolut à se rendre à Mauvers.

De Paris à Ablon il y a trois lieues à peine ; ce n'était donc

pas un voyage, mais une promenade ; en quelques heures, si besoin était, il lui serait facile d'être de retour à Paris.

Après avoir pris congé du duc de la Force, auquel il fit part des raisons qui l'obligeaient à retourner chez lui pour quelques jours, le comte quitta Paris.

Il était environ dix heures du matin, le temps était magnifique, tout riait dans la plantureuse nature qui se déroulait se déroulait sous ses yeux, en variant incessamment le tableau.

Le comte avait une organisation rêveuse, poétique même ; il se sentit tout regaillardit et respira à pleins poumons les acres émanations bocagères qui, de toutes parts, caressaient son odorat.

Il avait résolu de ne rien cacher à la comtesse ; mieux valait, pensait-il, lui dire nettement les choses, lui avouer comment son nom, sa position élevée dans le parti huguenot, le contraignaient à son corps défendant et sous peine de forfaiture, à se joindre à ses frères pour défendre les droits de la religion, sapés de toutes parts et menacés d'une ruine complète par des ennemis d'autant plus redoutables qu'ils ne se démasquaient pas, agissaient dans l'ombre, et, par conséquent, presque à coup sûr.

Le comte croyait assez bien connaître l'esprit élevé de sa femme, ses nobles aspirations pour être certain qu'elle se rendrait facilement à ces raisons, qui l'entraîneraient dans sa cause, il ne voulait rien faire sans son assentiment.

Telles étaient les résolutions du comte du Luc ; les pensées qui occupaient son esprit lorsque, vers midi, car il était venu posément, en homme qui veut jouir de l'air si bon, si pur de la campagne, il atteignit enfin le château de Mauvers.

L'arrivée du comte avait été depuis longtemps signalée déjà. Le pont-levis était baissé ; le majordome et ses principaux serviteurs prêts à la recevoir.

La comtesse ne se trouvait pas à l'avancée ainsi qu'elle en avait la coutume en pareille circonstance ; cela étonna le comte, mais il ne fit aucune observation, pénétra dans la grande cour, mit pied à terre devant le perron d'honneur ; après avoir d'un geste remercié ses serviteurs, il entra dans le château, et se dirigea vers ses appartements afin de changer de costume avant de se présenter à la comtesse.

Son valet de chambre, nommé Michel Ferré, âgé d'une quarantaine d'années, serviteur né de la famille, frère de lait du comte, attendait respectueusement son maître à la porte de ses appartements.

Le comte répondit avec affabilité à la bienvenue que lui donnait Michel, et après avoir traversé plusieurs salons, il pénétra dans sa chambre à coucher, suivit pas à pas par son valet de chambre.

Selon son habitude, le comte, tout en changeant de vêtements, causa avec son serviteur.

— Quoi de nouveau au château ? Michel, lui demanda-t-il.

— Rien que je sache, monsieur, répondit le valet.

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1^{er} Janvier 1881 — No. 54.)

AVIS IMPORTANT.

Les personnes qui ont souscrites au FEUILLETON pour l'année courante et qui n'ont pas encore payé leur abonnement, voudront bien se rappeler que, le mois de mars expiré, les conditions posées au commencement de l'année seront strictement mises en force. Voyez ces conditions sur la dernière page.

LES ÉDITEURS,

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE IV

AMOUR ET HAINE — (Suite.)

velle, est également parvenue au comité directeur de Moscou ; une seconde caisse nous arrivera, par l'intermédiaire d'un courrier de l'ambassade anglaise, sur la prudence et la fidélité duquel on peut compter. Une association secrète vient de fonder à Vienne, où elle se publie un journal clandestin en langue russe. A Berlin, un de nos émissaires, trop confiant, a été arrêté, mais a eu le temps de brûler des papiers compromettants.

Le No. 2 était consacré aux affaires intérieures. D'après ce rapport, la secte s'étendait rapidement sur tous les points de l'empire ; l'armée, le sénat, la magistrature, le clergé, la police même, fortement travaillée, penchaient vers les idées nouvelles ; de l'ère de la théorie, on entrait dans celle de l'action ; la pièce se terminait par ces mots : Courage et prudence, de la discipline surtout, et la victoire nous est assurée.

Ce n'était pas sans motifs que le numéro 3, le plus important, avait été réservé pour la fin, il s'agissait d'un coup d'audace et les deux premiers documents n'avaient d'autre but que de raffermir les pusillanimes.

— Frères, fit le président en se levant avec un geste solennel, notre comité vous disait tout à l'heure par ma voix nous arrivons à l'ère de l'action, moi je vous dis elle est arrivée, il est temps de frapper un grand coup, un coup qui aura un retentissement immense. Véra Sassoulitch, l'héroïque jeune fille qui a osé braver la tyrannie en déchargeant son revolver sur le sbir général Trépop, va, après une longue et douloureuse détention, comparaître devant ses juges ; tout est disposé par nos oppresseurs pour obtenir une condamnation inique, qui glace d'épouvante ceux d'entre nous qu'entraînerait son généreux exemple. Voilà ce que veulent nos bourreaux. Leur but ne sera pas atteint. Véra, la glorieuse Véra, sera acquittée, mais cela ne suffit pas, il faut que cet acquittement soit un triomphe écrasant pour nos adversaires ; parmi ses juges, quelques-uns nous appartiennent, voici les noms des autres, intimidons-les par des menaces de mort, que chacun de nous leur écrive des lettres qui les épouvantent, qu'ils en trouvent dans leurs vêtements, sur leur table, dans leurs lits, partout : Faisons de même pour les membres du jury dont nous soupçonnerions les intentions ; que les murs du palais, de la prison, de la ville se couvrent de placards de toutes les formes, dans toutes les langues ; que pendant les huit jours qui nous séparent du jugement, ils renaisent sous les pas et sous les mains des policiers acharnés à les lacérer, que l'œil le plus indifférent ne puisse pas s'arrêter sur un mur sans y lire, en caractères menaçants : Véra libre ou la mort ! Malheur au juré, malheur au juge qui condamnera Véra ! Le peuple russe exige que sa glorieuse Véra lui soit rendue ! Je n'ai pas la prétention de vous imposer une phrase plutôt qu'une autre, que chacun puisse ses expressions dans l'ardeur de son patriotisme. Véra acquittée, c'est le Nihilisme reconnu au nom de la nation tout entière, le poignard vengeur se levant aux acclamations d'un peuple fatigué d'être esclave, sur la poitrine des audacieux assez téméraires pour attenter à ses libertés.

Les yeux gris de l'homme chauve lancèrent des éclairs

phosphorescents, sa voix était saccadée et sifflante, la haine mettait l'écume à ses lèvres plates et serrées ; personne ne le connaissait dans l'assemblée qu'il fascina de son regard, personne, sauf Nadiège, ne se souvenait d'avoir rencontré nulle part cette face blême, dans laquelle il n'y avait de saillant que les attaches de la mâchoire rappelant celle du tigre.

Cet inconnu signait Nabius.

Fœdora le regardait avec effroi, la Sibérienne avec admiration, c'était l'incarnation de la haine.

On le laissa parler sans applaudir ; les Nihilistes, qu'il dominait, n'osaient pas l'interrompre.

Il se rassit, froid, implacable, divisa ses auditeurs, son armée, par escouades, dont chacune travaillerait, dans un quartier différent, à exciter la populace toujours hostile à la police et à effrayer le tribunal.

Chacun des chefs d'escouades donnerait le mot d'ordre aux affiliés, il prit leurs noms et leurs adresses et dit : Maintenant, séparons-nous, d'ici à quatre jours vous recevrez de nouvelles instructions du comité. Prudence et courage.

— Quel homme ! murmura Fœdora, en se rapprochant de la Sibérienne, il me fait peur.

Nadiège ne répondit pas. — Où donc l'ai-je rencontré, se demandait-elle, et, pensive, elle traversa la première salle à présent remplie de buveurs, cochers, paysans et ouvriers revenus de la fête.

A la porte, Vania n'avait pas quitté son siège.

— Anichkof ! dit tout simplement sa maîtresse.

Au lieu de faire un long détour comme le matin, le cocher descendit la pente conduisant à la Néva, traversa le fleuve redevenu une steppe glacée, puis, remontant la pente opposée, coupa à travers la place déserte de l'Amirauté.

Moins d'une demi heure après l'aristocrate nihiliste rentrait au quai Anglais, où son frère Maxime l'attendait.

CHAPITRE V.

LE PROCÈS DE VÉRA.

Il n'y avait pas cinq minutes que Fœdora était rentrée dans son cabinet de travail, où elle causait avec son amie des événements de la journée, quand la porte s'ouvrit devant Maxime Mikailof.

— Ouf ! s'écria le grand et beau jeune homme, dont le visage rose et les cheveux coquettement plaqués sur le front ne témoignaient pas précisément un grand épuisement, je suis rompu, abîmé, mort. Cinq heures à cheval, sous le casque et la cuirasse, pour assister une cérémonie absurde ; vrai, il y a de quoi dégoûter du métier.

Puis, oubliant tout à coup ses fatigues, il s'avança lentement vers sa sœur, dont il serra la main en la secouant à l'anglaise, salua d'un léger signe de tête la Sibérienne, fit sonner ses éperons, en rapprochant vivement ses pieds à la manière des officiers élégants, s'enfonça dans une ottomane, tira un papiros d'une élégante boîte en ivoire ciselée à ses armes, et dit :

— Eh bien ! Fœdora Mikailovna, êtes-vous venu admirer notre parade ?

— Les nécessités du service n'exigeant pas ma présence, j'ai cru pouvoir me dispenser de la corvée, répondit la comtesse en souriant.

— Et, sans doute, la farouche Nadiège Pétrovna en a fait autant ? fit le bel officier en allumant sa cigarette.

— Absolument, répliqua la Nihiliste.

— Vous êtes cependant sorties toutes deux, continua Maxime.

— Pour affaires, seulement.

— Très-graves, sans doute ? continua-t-il en jouant avec ses aiguillettes.

— Oh ! oh ! quelle curiosité, monsieur mon frère ; seriez-vous par hasard de la police ou de la gendarmerie ?

— Pour le moment, j'ai l'honneur de n'appartenir à aucune de ces deux peu honorables institutions.

— Cela se voit, répondit Nadiège, car si vous en faisiez partie vous ne nous demanderiez pas d'où nous venons.

— Pourquoi donc ?

— Vous le sauriez.

— Hum ! seriez-vous sous la surveillance de la haute police ?

— C'est, je crois un honneur que nous partageons avec tous les sujets de sa très-souçonneuse Majesté.

— Souçonneuse, mais peu instruite, répliqua l'officier, ses agents ne gagnent pas l'argent qu'ils coûtent.

— Et encore moins celui qu'ils volent, s'écria la comtesse ; l'aventure de mon ex-tuteur, le général Pankratief, vous donnera une idée de la subtilité de la section No. 3. Figurez-vous, que devant moi, en wagon, il a retiré de ses poches un paquet de brochures nihilistes, de journaux, de proclamations, que sais-je encore.

— Qu'il avait saisis ?

— Qu'une main inconnue avait furtivement glissée dans sa menaçante capote.

— Il a dû faire une belle grimace ; je conterai cette aventure à son ami Artamof.

— C'est inutile, Artamof, qui l'accompagnait, avait, lui aussi, ses provisions.

Le lieutenant éclata de rire et se fit conter l'anecdote dans tous ses détails.

— Charmant ! charmant ! s'écria-t-il quand sa sœur eut terminé, je la redirai ce soir à mon club.

— L'histoire, car c'en est une, remarqua Nadiège, pourrait ne pas être du goût de tout le monde, prenez-y garde.

— La grande majorité s'en amusera.

— La grande majorité ? fit la Sybérienne d'un ton de doute, je la croyais autocratique.

— Dites tsariste et vous serez dans le vrai, mais ni policionne, ni gendarmiste, Nous aimons peu, en général, les uniformes, bleus, encore moins la section No. 3, et toutes les mésaventures qui leur arrivent nous amusent beaucoup, plus qu'elles ne nous affligent.

— Les vrais patriotes sont cependant une exception dans l'armée, interrompit Fœdora.

— Ne parlons pas des soldats, reprit Maxime, ce sont de pures machines, comme le peuple, mais le nihilisme fait des progrès parmi nous, plusieurs de mes amis sont déjà secrètement affiliés comme moi, d'autres commencent à s'ébranler, chacun des plus avancés fait des prosélytes, et, pour ma part, je crois en avoir déjà converti pas mal.

Dans son excessive vanité, le lieutenant se croyait naïvement une immense influence.

La Sibérienne en doutait.

— Ainsi, par exemple, continua-t-il, plus des trois quarts de ceux des officiers qui assistaient à la fastidieuse cérémonie d'aujourd'hui maugréaient entre leurs dents contre ces mômé-

superstitieuses, faites pour révolter tout esprit tant soi peu cultivé.

— C'est un commencement, mais ce n'est pas tout.

— Et je parierais mille rouble contre un kopek que, si le jury devant lequel va comparaître Véra était composé d'officiers, elle serait acquittée.

— Notre Véra a pourtant tiré sur un général.

— Un général de police, raison de plus pour l'acquitter.

— J'espère qu'elle le sera, dit la comtesse, et puisque vous n'appartenez pas à la police, je vous dirai franchement que nous ne sommes sorties que pour préparer cet heureux résultat.

— Il y a donc eu réunion ?

— Oui, chez Wassilief, à midi.

Fronçant le sourcil, Maxime dit : je m'étonne de n'avoir pas reçu de convocation, est-ce par hasard que messieurs les étudiants feraient fi du concours de l'armée ?

— Ils vous savaient à la parade, reprit Nadiège, et avaient choisi cette heure parce qu'ils étaient certain que la police, accupée ailleurs, ne viendrait pas nous surprendre au moment où nous nous occupions d'elle d'une manière spéciale.

L'explication parut plausible à l'officier, qui se contenta de demander quelles résolutions avaient été prises.

Sa sœur les lui fit connaître et crut devoir ajouter qu'elle avait été spécialement chargée de lui demander son avis, l'assemblée tenant singulièrement à ne pas être privée de ses précieux conseils.

Maxime ne se douta même pas du mensonge que lui faisait Fœdora, tant, dans la haute opinion qu'il avait de lui-même, cette démarche lui paraissait non-seulement naturelle, mais indispensible.

Pour achever de le gagner, la Sibérienne ajouta que l'assemblée lui serait particulièrement reconnaissante, s'il voulait bien rédiger quelques-uns des placards à répandre jusque dans l'intérieur du palais, ou à afficher sur les murs.

Le chevalier-garde sourit en allongeant sa moustache blonde et effilée, promit de penser à cela et, finalement, trouvant beaucoup plus commode de donner de l'argent, dont il ne manquait pas, que de faire des frais d'imagination dont il n'avait guère, il tira de son portefeuille un billet de cent roubles qu'il jeta négligemment sur la table en disant : Voici, d'abord, mon obole pour le papier à employer.

La comtesse prit la balle au bond : j'accepte avec reconnaissance, s'écria-t-elle, car une œuvre comme la nôtre exige des dépenses considérables, on ne régénère pas un peuple pour rien, et, puisque vous êtes en veine de générosité, voici un petit carnet sur lequel je serais bien heureuse de voir figurer votre nom à côté du mien.

Le comte était, comme beaucoup de prodiges, très-dépensier pour lui-même, mais très-économique en matière de souscription ; il prit le cahier que lui présentait Fœdora et en tourna quelques feuillets, puis le reposa sur la table en disant : ils sont tout blancs. Qu'est-ce que cela ?

— Une souscription pour l'imprimerie clandestine que nous fondons, reprit la jeune fille, regardez à la première page.

Maxime étendit de nouveau la main et lut : Souscription nationale pour l'établissement et le soutien d'une imprimerie nationale, destinée à...

— Le titre est un peu long, fit-il, et la liste des souscripteurs bien courte ; deux noms seulement, le vôtre à la seconde ligne, et celui de Nadiège Pétrovna à la troisième.

— Nous vous avons laissé la première, reprit la comtesse avec une certaine emphase calculée : il est juste que vous passiez le premier ; tenez, voici une plume, écrivez vous-même.

— A nous trois, il est impossible que...

— Je n'ai voulu la présenter encore à personne ; avant de demander aux autres un sacrifice, il faut prouver qu'on est soi-même capable d'en faire un, et puis, en mettant une somme un peu ronde, ou foras la main aux avaras.

Ce mot, somme ronde, frappa désagréablement l'oreille de Maxime, qui regarda aussitôt le chiffre de la souscription de sa sœur.

— Cinq cents roubles, fit-il, vous êtes plus que généreuse, Fœdora Mikailovna.

— Nadiège l'est plus que moi en souscrivant pour cinquante, répondit la nihiliste.

— Jo m'inscris aussi pour 500, reprit l'officier, qui n'osa cependant pas donner moins que sa sœur.

— C'est un commencement, fit celle-ci, merci pour la cause.

— Si j'étais en fonds, je donnerais davantage, mais nous avons tant de dépenses à faire au régiment et ailleurs, que...

— Nous pourrions toujours essayer de marcher, interrompit Nadiège.

— Quand comptez-vous commencer ?

— Pas plus tard que d'ici à trois ou quatre jours, reprit Fœdora ; demain, je vais consacrer ma journée à recueillir des souscriptions, avec dix mille roubles nous serons riches.

— Jamais cette somme ne suffira pour acheter des caractères, des machines, louer un établissement et...

— Les caractères sont achetés, les machines fonctionnent et l'établissement ne coûtera rien.

Le Russe regarda sa sœur, comme pour s'assurer qu'elle avait bien sa raison.

— C'est comme cela, fit-elle, en reprenant son carnet.

— Et pourrait-on savoir ?

— Cela vous intrigue-t-il réellement beaucoup ?

— Oui beaucoup.

— Que donneriez-vous pour le savoir ?

— Cinquante roubles.

— Ajoutez 500 et je vous révélerai ce grand secret.

— Va pour 500 roubles, s'écria le jeune fou, ne regardant plus à l'argent quand il s'agissait de se procurer une satisfaction, et, bifant le mot 500 il mit 1,000 roubles.

Alors se penchant vers lui comme pour lui faire une confidence sans que Nadiège l'entendit, elle lui dit à l'oreille quelques mots qui lui firent pousser une exclamation de surprise.

— Chut ! fit Fœdora en mettant le doigt sur ses lèvres.

— Mais, c'est simplement impossible, murmura-t-il.

— L'empereur et les ouvriers nous appartiennent, répondit-elle.

Alors il se mit à rire de nouveau et la conversation changeant de sujet, il ne fut plus question que des moyens les plus efficaces à prendre non pour sauver Véra, mais pour faire de son acquittement une manifestation populaire d'autant plus facile à obtenir, disait la Sibérienne, qu'en lui faisant une ovation les moujiks croiraient ne manifester que contre la police.

Pendant que les aristocrates conspirateurs organisaient l'agitation, assis dans leur élégant cabinet, sur des sièges douillettement capitonnés, une conversation d'un genre tout opposé avait lieu dans le cabinet particulier du commandant en chef de la gendarmerie, le brave général Drenchela.

Trois personnages, occupant tous une haute position dans l'armée, et jouissant de l'estime méritée de l'Empereur, étaient réunis dans cette pièce somptueusement mais sévèrement décorée, et s'occupaient aussi des Nihilistes.

En ce moment la parole était à un beau vieillard, mutilé sur les champs de bataille, mais encore vort, aux traits énergiques et le visage empourpré par l'indignation.

— Oui, Excellence, disait-il, la longanimité du gouvernement et la bonté, par trop paternelle de notre vénéré empereur, euhardit outre mesure l'audace de ces coquins. Voici les pièces à l'appui de mon dire, les abominables libelles dont non-seulement ils inondent la Russie, mais encore qu'ils osent, avec une impudence par trop insolente, introduire jusque dans les poches de ceux qui ont pour mission spéciale de les surveiller. L'insulte doit nous toucher, car elle atteint à la fois la 3^{me} section, dont j'ai l'honneur de faire partie, et la gendarmerie dont vous êtes le chef suprême, puisque le colonel Artamof, ici présent, a été traité comme moi, il peut vous le dire. Cette insulte a été commise publiquement dans une gare de chemin de fer, au vu et au su, je ne puis en douter, de plusieurs employés, peut-être par leurs mains. Eh bien ! la complicité est telle entre ces gens-là, que l'enquête ouverte par nous n'a amené aucun résultat. Je m'y attendais. Du reste, nous sommes entourés de traîtres, le pays se gangrène, le mal s'étend avec une incroyable rapidité, aujourd'hui on s'attaque à la police et à la gendarmerie, demain, si l'on ne fait pas un exemple terrible, on s'attaquera à la personne sacrée de l'empereur.

— Certainement, le fait dont vous parlez est regrettable, et j'aurais fort désiré que les auteurs pussent être découverts, répondit le général des gendarmes, que la déconvenue de Pankratief aurait amusé si la gendarmerie n'eût été compromise en même temps, mais une juste indignation que je partage nous entraîne peut-être un peu loin, ne nous inquiétons pas outre mesure des Nihilistes qui...

— C'est ce que je disais il y a quelques jours, ne les inquiétons pas et ne nous en inquiétons point, interrompit le vieux soldat, en frappant le tapis avec sa jambe de bois ; mais, à présent, je reconnais mon erreur et mon avis est de les inquiéter et de nous en inquiéter, leur nombre grossit de jour en jour, ils ne sont plus une secte inoffensive, ils sont un parti agressif.

— Composé de quelques milliers d'illuminés, pas davantage, mon cher général, et quels individus, des déclassés, pris dans notre petite bourgeoisie, d'étudiants paresseux de quatorzième année, de femmes rêveuses et oisives, d'étudiantes surtout, qui sont allées puiser ces beaux principes à l'academie de médecine de Zurich, et vivent pêle-mêle avec les étudiants, dont je vous parlais, dans les phalanstères du Vassili-Ostrov : du Sorkin-Drov, où nos gardavai et nos boutchnikis ont l'œil ouvert sur eux et les laissent se livrer à leurs excentricités, à la condition toutefois qu'ils ne troublent pas la paix publique.

(A CONTINUER).

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

MORNEAU & CIE.

Boite 1886, E. de P., n^o 6al.

60, Rue St. Gabriel